

ditions dans lesquelles luttait le prolétariat russe et du labeur théorique fourni par la fraction la plus avancée de ce prolétariat et même du prolétariat international : les Bolcheviks. Tandis que jeunesse révolutionnaire en Russie faisait siens les mots d'ordre des Bolcheviks, en Occident elle reprenait ceux préconisés par les éléments politiques de la gauche qui ne pouvaient par le développement même des situations saisir plus que l'expérience leur apportait. Mais une fois que les Bolcheviks furent en possession du pouvoir politique, devenant de ce fait l'élément révolutionnaire prédominant de la situation internationale, le croisement des forces révolutionnaires du monde se réalise et se couronne par la fondation de la Troisième Internationale. La jeunesse socialiste de tous les pays reconnaît alors dans la Révolution Russe l'idéal révolutionnaire pour lequel elle avait lutté si courageusement, au prix de sa vie, pendant la guerre : c'est le phare autour duquel elle se rassemble avec enthousiasme.

Dans tous les pays d'Occident, le sentiment qui domine la réaction des jeunes socialistes devant cette formidable expérience, fut le désir d'entendre comment les anciens justifiaient leur trahison de 1914 et comment ils entendaient considérer la Révolution Russe. Ils ne tardèrent pas à constater que le conflit qui les dressait depuis si longtemps était le conflit qui oppose la révolution à la contre-révolution. Dès lors, ils comprennent qu'il leur faut marcher seuls et alors, les yeux tournés vers la Russie de Lénine, ils font le grand saut dans l'inconnu, confiants en la force des idées qu'ils défendent. Toutefois, il faut l'avouer, cet attachement passionné pour les bolchéviks procède plus de son tempérament impulsif que de la connaissance des théories profondément marxistes de ces derniers qui, avant Octobre, étaient ignorés des masses ouvrières d'Occident et même des militants de rang de la Deuxième Internationale. Il est donc évident que, sans la Révolution d'Octobre 1917, le mouvement de révolte manifesté par la jeunesse ouvrière pendant la guerre n'aurait pas eu une telle portée.

Après la Russie, en Allemagne, de violents conflits surgissent et font apparaître hors des rangs de l'Internationale déchue la phalange des jeunes révolutionnaires, guidés par Liebknecht, qui fut

sans doute la figure la plus glorieuse, avec Rosa Luxembour, des gauches allemandes qui, avec leur poignée de jeunes, luttèrent bravement, risquant le baigne et la mort, contre la guerre impérialiste et pour l'insurrection prolétarienne. Dans les autres pays, malgré les faibles réactions du prolétariat, les jeunes socialistes ne restèrent certainement pas inactifs. Mais cette activité se déploya surtout dans le domaine éducatif : il s'agissait de faire comprendre à des prolétariats non travaillés par des tempêtes révolutionnaires la signification des événements historiques de 1917 poussant, par leur rayonnement, les sections de jeunes socialistes derrière l'Internationale Communiste pour fonder l'I. C. J.

Aujourd'hui que l'I. C. J. a suivi l'I. C. pour aboutir, avec elle, dans les filets de la bourgeoisie internationale, c'est un fait remarquable, à notre avis, que pendant les événements qui ont échelonné les étapes de cet écroulement, nous n'ayons assisté à aucune opposition durable mettant en question le problème de la jeunesse comme ce fut le cas dans la Deuxième Internationale. A aucun moment, les gauches marxistes n'ont eu l'appui des jeunes communistes dans la lutte contre le centrisme. Il n'est pas moins remarquable de constater que le seul mouvement de jeunesse communiste existant réellement se trouve en U.R.S.S., alors que partout ailleurs ce mouvement existe seulement sur les rapports envoyés à Moscou par des secrétaires dont toutes les initiatives accélèrent toujours davantage le discrédit du communisme. Pour dégager les causes d'une pareille situation, il faut d'abord relever les traits essentiels des conditions sociales dans lesquelles évolue la jeunesse ouvrière après la guerre et ensuite analyser les solutions apportées par l'I. C. au mouvement de jeunesse dans cette période. On ne peut aborder cette étude autrement que par l'examen préalable de la jeunesse en Russie, qui était et est encore l'axe du mouvement de la jeunesse communiste dans le monde.

Après la fondation de l'I.C. et de l'I. C. J., les jeunes communistes russes, qui avaient joué, pendant le communisme de guerre, un rôle très actif, voient, après la « Nep », quand cette lutte se posa avec moins d'acuité, apparaître une sorte de trêve, de répit au cours duquel leur énergie est captée dans un sens éducatif, pro-

ductif et militaire. Dans ce but, on crée des Universités ouvrières, des écoles professionnelles et on adopte en même temps un enseignement militaire afin de faire de chaque jeune communiste un soldat discipliné de l'armée rouge. Mais la trêve devait fournir, selon la pensée des chefs bolchéviks, la possibilité de rendre les jeunes communistes à même de comprendre les différents problèmes que la Révolution Russe et la situation générale du monde capitaliste posaient devant l'I. C. dont ils faisaient partie. Tout d'abord, une constatation s'impose : le principe d'organisations spécifiques de la jeunesse au sein des parti était approuvé par toute l'Internationale. Ainsi, le calibre des partis était déjà faussé, comme à l'époque de la Deuxième Internationale. Car, en adoptant ce principe, il fallait nécessairement admettre le caractère de masse exigé par ces organisations pour être viables. Dès lors, si on considérait que chaque jeune communiste pouvait être un soldat du parti au même titre qu'un adulte, on devait ouvrir les assises du parti à un nombre illimité d'éléments qui ne pouvaient posséder les qualités, mêmes élémentaires, acquises par les membres conscients du parti. D'ailleurs, l'éducation que l'on se propose de donner durant la trêve aux jeunes communistes qui avaient rejoint le parti pendant la Révolution, prouve qu'inévitablement ce principe devait aboutir à dénaturer la fonction du parti. L'étude des problèmes révolutionnaires ne procède nullement de la pédagogie, même si on la qualifie de communiste. La pédagogie est, en réalité, une méthode d'enseignement pour apprendre à comprendre. Or, s'il fallait atteindre les jeunes communistes à un enseignement semblable, il est certain qu'ils n'étaient communistes que de nom et, qu'ayant tout à apprendre, ils n'étaient donc pas en état de participer, sinon à de rares exceptions, au travail d'un parti dont le fonctionnement dépend de l'expérience accumulée par ses composants, expérience détenue évidemment par une faible minorité, comme l'étaient, d'ailleurs, les bolchéviks avant le triomphe de la Révolution. Bien sûr, la Révolution a permis à bien des ouvriers, et même des jeunes ouvriers, de saisir la signification du parti, mais la plupart de ceux qui ont rallié ses rangs avaient agi sous l'ambiance de la situation révolutionnaire et, par cette adhésion, ils

n'avaient nullement comblé le fossé qui les séparait théoriquement des cadres constitutifs et expérimentés du parti. Sans aucun doute, il fut très difficile d'opérer une sélection parmi ces ouvriers, quoique cela eut lieu dans bien des cas, mais il existait incontestablement la possibilité d'orienter les jeunes vers des organisations qui, tout en leur apportant, par l'intermédiaire des délégués du parti, les éléments d'enseignement marxiste, leur apportaient également de quoi alimenter leur besoin de mouvement et le milieu de masse qui les exaltent, les stimulent et les reconforment. La constitution d'organisations de jeunesse dont le contenu dépendait exclusivement du travail de gestation réalisé par le parti en était le décalque, devait provoquer les mêmes effets vécus dans la Deuxième Internationale, avec cette différence que le matériel dont disposa l'opportunisme de la Troisième Internationale était infiniment plus fructueux pour séparer les jeunes des courants de gauches qui surgirent en son sein. Le centrisme put exploiter à son maximum, en Russie, le caractère propre des organisations de jeunes et, notamment, le fait que leur intérêt était surtout absorbé par le travail productif, brigades de choc, l'éducation militaire et les parades qui en résultent, plutôt que vers les discussions politiques pour lesquelles ils avaient dédain et aversion.

Trotsky, pas plus que Lénine d'ailleurs, n'aurait rien pu changer à un cours de choses qui était le produit d'un moule organique dont ils avaient eux-mêmes préconisé l'exécution. Les jeunes jouent un rôle conscient au point de vue révolutionnaire uniquement dans la mesure où leur manque d'expérience est compensé par les situations créant les conditions d'un éclaircissement immédiat, tangible et vivant. Quand ces situations sont dépassées et que s'ouvre une période de recul, les jeunes sont inaccessibles à la lutte qui se continue, mais sous une forme plus réfléchie et moins visible extérieurement. Mais, dans ces périodes, la jeunesse réclame toujours un champ d'activité. C'est du caractère de celui-ci que dépend son incorporation au travail intellectuel du parti. Or, l'opportunisme, en altérant la fonction du parti, peut, grâce aux situations qui le fécondent, diriger cette activité dans un sens qui masque la réalité de la situation. En U.R.S.S., l'opportu-